

Que disent fictions et séries de l'identité en crise ?

Martine Versel



J'ai choisi de suivre l'usage de ce terme de fiction en psychanalyse en posant la question de ce qu'il pourrait dire de l'identité, de l'identité en crise. Identité, vous le savez, n'est pas vraiment le terme qu'on emploie en psychanalyse. Je pense que cela vous a été rappelé : Freud parle d'identification, de trois modes d'identifications.

Éric Laurent le souligne dans un texte récent du *Lacan Quotidien* n° 644. Il y a identification parce qu'il n'y a pas d'identité qui tienne. Il n'y a que d'identité en crise. Sa phrase

est tranchante à propos de l'identité : « L'identité est en crise de façon fondamentale, car c'est un vide. »¹ Dans *L'Éthique*, dont nous allons parler à propos de la fiction, Lacan insiste sur le sujet comme élimination d'un signifiant, il parle de signifiant qui a sauté dans la chaîne. Ainsi, il entre dans la ronde des identifications. La fiction ou les rites sont un corrélat, dit Lacan, à l'oubli de l'être. En revanche note É. Laurent dans *L'Envers de la biopolitique*, la civilisation a fait mieux que les rites et les fictions « qui doubleraient la nature de leurs artifices ; elle a engendré les mathématiques et la science, où rien ne s'oublie plus. Il s'agit d'un non-oubli radicalement différent de la répétition inconsciente »².

Et ce sont les séries, séries TV que nous regardons, qui dévoilent le mieux cela aujourd'hui : les conséquences de l'identité en crise.

Sur le terrain de la série, Gérard Wajcman, dans son dernier ouvrage *Les Séries, le monde, la crise, les femmes*, souligne que si auparavant la crise alternait avec des périodes de calme, à présent, c'est : *crise-crise-crise*. Nous ne sommes aujourd'hui que dans une succession de séquences de crises. Il parle de « l'hypercrise perpétuée »³.

Cerner la question de la fiction en psychanalyse, et la manière dont Lacan a utilisé ce concept dans son enseignement, me semble une voie à même de relever dans son travail le rapport du langage et de la jouissance. Dans *Encore*, il avance que le langage est appareil de jouissance. Et nous verrons ce que l'intérêt de la série peut apporter.

Que faisons-nous quand nous faisons de l'analyse ?

J'adopterai une perspective qui s'appuie sur une question pragmatique.

Dans son tout premier Séminaire en 1954 intitulé *Les Écrits techniques de Freud*, dès le premier chapitre, Lacan pose à nouveau frais une question chère à Freud : Que faisons-nous quand nous faisons de l'analyse ?

Lacan part de cette question qu'il qualifie « [d'] expérience germinale de Freud ». Elle s'origine – c'est un terme employé par Lacan –, non pas pour signifier une origine historique, mais un « point de source ». Donc pour Freud – et cela se produit chaque fois qu'il rencontre un nouveau patient – il s'agit « de l'appréhension d'un cas singulier »⁴. Son ouvrage *Cinq psychanalyses* en est le

¹ Laurent É., « Impasses de l'identité qui fuit », *Lacan Quotidien*, n° 644, 28 mars 2017, publication en ligne (www.lacanquotidien.fr).

² Laurent É., *L'Envers de la biopolitique*, Paris, Navarin, 2016, p. 149.

³ Wajcman J., *Les Séries, le monde, la crise, les femmes*, Paris, Verdier, 2018, p. 23.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les Écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 18.

témoignage constant. C'est un point d'importance de la découverte de Freud de prendre un cas toujours dans sa singularité.

Lacan interroge alors ce que cela veut dire : « Le prendre [le patient] dans sa singularité », syntagme qui est transcrit à l'écrit en italique pour souligner cette énonciation fondatrice de Freud. Et il ajoutera, en 1954, à l'aube de son long parcours d'enseignement effectué à partir de ce retour à Freud : le « fondement, la dimension propre de l'analyse [...] c'est l'accent mis par Freud dans chaque cas sur des points essentiels à conquérir par la technique et qui sont ce que j'appellerai des situations de l'histoire »⁵.

Freud n'avait pas été sans remarquer que parler d'histoire faisait sans doute moins appel à la reviviscence, processus à l'œuvre dans l'analyse d'un retour au passé, qu'à quelque chose de plus inédit. En effet, parler d'histoire présuppose une temporalité dont la réalité objective est secondaire.

Lacan souligne bien la démarche freudienne dans ce même Séminaire : « Nous avons l'indication la plus formelle que ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel est la reconstruction »⁶ du processus analytique. Il y a pour le patient tout un travail de reconstruction. D'ailleurs, Lacan prend la peine d'insister sur ce vocable en disant que Freud utilisera ce terme de reconstruction jusqu'à la fin. Bien sûr, ce terme de reconstruction pourrait laisser entendre qu'il y aurait, comme dans le mythe d'Ariane, un fil qu'il suffirait de dérouler pour trouver la sortie, sortie qui pourrait nous conduire à emprunter un nouveau chemin plus heureux dans la vie. Ce n'est pas tout à fait faux, bien entendu, et les gains thérapeutiques peuvent ouvrir vers de nouvelles façons de faire avec son existence.

La question amenée par Freud sur l'approche singulière du sujet qui se trame dans une historisation possible dans le cadre d'une cure analytique est relue par Lacan dans son retour à Freud.

Il convoque alors une discipline, la linguistique et les apports de Saussure sur sa définition du signe et de la structure du langage. En effet, l'usage inédit de structure qu'apporte Lacan dans les années 1950 et 1960 remanie la question de l'histoire.

Freud avait déjà bien sûr mis à mal la phénoménologie clinique, il n'a de cesse de montrer que le psychanalyste n'est pas un phénoménologue. À ce propos, Laurent Dupont nous rappelle que dans la clinique, ce n'est pas par exemple l'intensité d'un phénomène qui fait nécessairement la structure du sujet. Je ne dis pas non plus qu'il ne faille pas être attentif à la manière dont se présente le sujet avec son corps.

Ce concept de structure introduit par Lacan a d'abord promu le concept de sujet dont j'ai rappelé il y a un instant la dimension. Le sujet désigné par $\$$, dit Lacan, un caractère insubstantiel et conditionné par l'articulation.

« C'est en ce sens qu'il est sujet de la structure clinique ; son symbole comporte en lui-même qu'il n'est rien de substantiel et qu'il devra ce qu'il est, son être, à l'articulation dans laquelle il est pris. »⁷ dit Jacques-Alain Miller.

La définition propre à Lacan, vous la connaissez : un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. Le sujet est conditionné par l'articulation signifiante S_1-S_2 .

Mais, comme le souligne précisément J.-A. Miller, « il y a un clivage entre la structure et les éléments de hasard »⁸. Dans cet article établi à partir des leçons des 10 et 17 décembre 2008 de l'orientation lacanienne intitulée « Choses de finesse en psychanalyse », il fait valoir que si l'association libre favorise le « spontané de la parole analysante », il y a une conséquence : c'est que « ça s'ordonne ».

⁵ *Ibid.*, p. 18-19.

⁶ *Ibid.*, p. 20.

⁷ Miller J.-A., « Nous sommes poussés par des hasards à droite et à gauche », *La Cause freudienne*, n° 71, juin 2009, p. 66.

⁸ *Ibid.*

Il précise : « Du seul fait que le sujet se raconte, du seul fait qu'il parle, du seul fait de la parole, ça s'ordonne, ne serait-ce que sous la forme de la mise en série de ce qu'il lui est arrivé, de ce qu'il lui arrive, de ce qu'il craint ou espère qu'il lui arrivera [...] Ce qu'il lui arrive est de l'ordre du hasard, c'est de l'ordre de l'imprévu, de la rencontre. »⁹ C'est pourquoi, dit-il aussi à l'instar de la formule de Lacan dans son Séminaire *Le Sinthome* : *Nous sommes poussés par des hasards à droite et à gauche*.

Et c'est ainsi que l'analysant peut repérer ce qui est pour lui de toujours, ce qui se répète, dire parfois : « c'est écrit » etc. Ce sont là « des axiomes que le sujet fait spontanément émerger de la narration de ce qu'il lui arrive – et à l'occasion c'est à l'analyste de formuler la trame »¹⁰.

Il y a dans la narration ce que J.-A. Miller appelle « la transmutation de l'amorphe », un effet « d'allègement par objectivation, par la transmutation de l'amorphe, vous devenez un objet, une référence, ce dont on parle. Le miracle de l'opération est que vous obtenez l'effet brechtien de distanciation »¹¹.

C'est aussi dans cette narration que s'entrevoit pour celui qui fait l'expérience de l'analyse qu'il est parlé et que, bien souvent, il est représenté par des signifiants dont un axiome se dégage qui, dit Miller, « avait été refilé au sujet, dans son enfance, à un moment spécial de disponibilité et d'ouverture »¹². Le sujet découvre que, s'il parle, il est tout autant parlé, du moins durant tout un temps de son analyse. Se défaire de ses signifiants-maîtres qui viennent figer son être est un travail qui s'effectue au fil de l'analyse et qui peut desserrer des identifications bien loin de l'identité qu'on s'imaginait avoir.

De Freud à Lacan, on passe donc de la notion d'histoire à celle d'articulation signifiante qui se trame, elle, dans une narration du fait même que l'on parle à quelqu'un, non sans le transfert.

On entend alors l'analyste comme celui qui fait « chambre d'écho », qui fait résonner les signifiants de l'analysant. Il se produit ainsi des effets de révélation, de vérité, de sens en marche et, comme je viens de le souligner, un gain possible tel qu'un allègement ou une distanciation peut rendre la vie plus supportable et la souffrance moins présente. Du moins, est-ce vrai dans les commencements de l'analyse.

Le seul lieu où l'être ait un sens c'est la parole

Quel que soit le moment de son enseignement, Lacan a toujours avancé cela et il le rappelle même dans son Séminaire du *Sinthome*.

Or, c'est sur ce point précis, que le seul lieu où l'être ait un sens c'est la parole, que le terme de fiction est convoqué par Lacan. Il énonce que les fictions sont ce qui soutient l'être du sujet. C'est pourquoi Lacan s'est intéressé à maintes reprises à ce terme de fiction dans son enseignement.

Nous allons en marquer quelques jalons principaux dans deux Séminaires de Lacan. Principalement dans *L'Éthique* mais aussi dans un chapitre du séminaire *Encore*.

On repère me semble-t-il un temps fort dans *L'Éthique de la psychanalyse*.

Lacan convoque Jérémy Bentham et sa « théorie des fictions »

Cette référence peut sembler curieuse *a priori* mais je pense qu'il est pertinent de s'y attacher pour saisir ce qui questionne justement Lacan à propos de la fiction en psychanalyse.

En fait, Lacan a bien sûr déjà parlé de la fiction et a souligné que la fiction est liée au langage. C'est un truisme si on le dit comme cela. Cela semble tomber sous le coup du bon sens. Mais ce n'est pas si simple que cela et le développement à partir de la philosophie benthamienne est là pour nous en faire sentir la complexité.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Miller J.-A., « Une psychanalyse a structure de fiction », *La Cause du désir*, n°87, 2014, p. 72.

¹² Miller J.-A., « Nous sommes poussés par des hasards à droite et à gauche », *op. cit.*, p. 67.

La lecture d'une leçon inédite du 17 décembre 1997 du Séminaire « Le partenaire-symptôme »¹³ de Miller me sert de fil conducteur dans ce qui va suivre.

En effet, Miller pose simplement la question suivante : « Au fond, ça qualifie quoi la fiction » pour Lacan ?

Voici ce qu'il avance comme réponse : « Ça qualifie précisément l'effet de vérité qui est engendré par l'articulation signifiante. Si on change le second signifiant, on touche du même coup à cet effet de fiction ». À la fin de son enseignement Lacan forgera le néologisme de *varité* unissant la notion de vérité et de variété. On sait que ce terme de *varité* est un néologisme qui vient faire tomber les lustres du langage et les noces sacrées de la consécration d'un possible rapport du mot à la chose. Le réel y fait obstacle.

Dire par conséquent, d'après le dernier enseignement de Lacan, que « le réel tient à l'impossibilité matérielle de tout dire »¹⁴ comme le rappelle Hervé Castanet dans un petit livre formidable : *La maison hallucinée*, sur la pièce *Trissotin ou les femmes savantes* montée par Macha Makeïeff.

L'ouverture de *Télévision* que Castanet rappelle nous a aussi définitivement appris, si j'ose dire, que de la possibilité de la dire toute – la vérité – : « c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel »¹⁵.

Sauf que pour arriver à cela, il a fallu que Lacan en passe notamment par un penseur, Jeremy Bentham qui a réfléchi sur un usage juridique et politique de la fiction en construisant ce qu'il nomme une théorie des fictions. Lacan s'intéresse donc dans *L'Éthique* à Jeremy Bentham (1748-1832), philosophe du courant dit de l'utilitarisme. Réformateur britannique et philosophe, il est plutôt connu pour l'invention du *panopticon*.

Je me permets au titre de parenthèse et juste pour la petite histoire de vous en donner une brève définition rappelée par Miller qui a aussi beaucoup travaillé sur Bentham parce que cette invention a eu des conséquences réelles.

« Le *Panopticon* n'est pas une prison. C'est un principe général de construction, le dispositif polyvalent de la surveillance, la machine optique universelle des concentrations humaines [...] la configuration panoptique vaudra aussi bien pour les prisons que pour les écoles, pour les usines et les asiles, pour les hôpitaux. [...] c'est la maison des habitants involontaires, réticents ou contraints. »¹⁶ On connaît par ailleurs les conséquences du panopticon promouvant un œil qui voit sans être vu. Or, entre parenthèses, on est passé désormais à un *œil absolu* pour reprendre le titre d'un ouvrage de G. Wajcman. Il en tire un axiome pour la démocratie du XXI^e siècle : « Nul n'est en droit de voir sans être vu » qui est sans doute la seule définition de la vérité actuellement. (vérité = transparence). Je referme cette parenthèse.

Cela étant, Lacan s'intéresse à Bentham dans le Séminaire de *L'Éthique*, comme le souligne un commentaire effectué par Pierre-Gilles Gueguen « dans la mesure où il [Bentham] considère les faits comme des faits de langage, tissés dans la trame ou dans le manteau des fictions, mais qui pourtant ont prise sur le réel des corps en modifiant les plaisirs et les douleurs que ces corps subissent »¹⁷.

Pour Bentham, la cruauté est improductive et il se dit volontiers philanthrope. Et la fiction n'est pas sans effet sur le corps : accroître les satisfactions et diminuer les peines, selon ses termes.

La pensée utilitariste benthamienne repose donc sur une thèse qui oppose le terme réel au terme anglais *fictitious*. Lacan poursuit qu'il serait erroné de traduire *fictitious* par « illusoire » ou

¹³ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 17 décembre 1997, inédit.

¹⁴ Castanet H., *La maison hallucinée. Une mise en scène de Macha Makeïeff. Trissotin ou les femmes savantes*, Éditions Partico hors les murs, 2018, p. 53-54.

¹⁵ Lacan J., *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 9.

¹⁶ Miller J.-A., « La machine panoptique de Jeremy Bentham », *Ornicar ?* n°3, mai 1975, p. 4.

¹⁷ Gueguen P.-G., « L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », *op.cit.*

« trompeur » mais que si on le traduit par fictif « c'est au sens où [dit Lacan] j'ai déjà articulé devant vous que toute vérité a une structure de fiction »¹⁸. Lacan précise que le principe de plaisir est ce qui enchaîne l'être parlant et celui-ci se trouve tout entier du côté du fictif. Le fictif est du côté du symbolique.

D'un point de vue civilisationnel et politique, Bentham a également une position que l'on pourrait résumer ainsi : contrairement aux Français qui avaient l'idée que le droit naturel reposait sur la justice, Bentham pensait que le droit n'était que fiction. D'ailleurs aujourd'hui on parle de fiction juridique au-delà du monde anglo-saxon. Cela rejoint ce que nous avons dit en introduction sur le rite qui vient doubler la nature de ses artifices.

On pourrait en tirer l'aphorisme suivant, selon Miller, et dire que la théorie des fictions dans la philosophie utilitariste est : « Pas de fiction sans langage et pas de langage sans fiction. »¹⁹ C'est-à-dire que le discours et le réel seraient réversibles et sans reste.

Avec Bentham, son approche de l'utilité des fictions révèle qu'elles ne répondent pas à des idéaux, on pourrait même dire qu'elles seraient enclines à dénoncer ces idéaux, cette identification à un trait pris dans l'Autre (Idéal du Moi). Dans *Encore*, et dans son chapitre intitulé « Aristote et Freud : l'autre satisfaction », Lacan redit que l'utilitarisme « avait un peu aéré l'atmosphère après tout ce piétinement grec autour de l'eudémonisme »²⁰. (La définition de l'eudémonisme : le bonheur comme but de la vie humaine).

Lacan s'intéresse par conséquent à la pensée utilitariste pour mettre en lumière la thèse de Bentham qui met l'accent « sur le terme de réel, qui est opposé chez lui [Bentham] à un terme qui est en anglais celui de *fictitious* »²¹. C'est cette opposition qui intéresse Lacan.

Dans le chapitre d'exposition du Séminaire *L'Éthique*, Lacan indique que la question éthique telle que Freud a pu « nous y faire faire un progrès s'articule, d'une orientation du repérage de l'homme par rapport au réel »²². Et c'est pour cela que Lacan s'intéresse à la théorie des fictions. Elle « s'instaure dans la dialectique du rapport du langage avec le réel pour situer le bien »²³. Mais Freud ira, lui, bien au-delà de cette utopie du Bien et du bonheur.

Lacan y reviendra dans *Encore* pour préciser que Bentham fait état d'une subversion de poids dans la morale traditionnelle. Il va même jusqu'à placer Bentham entre Aristote et Freud. Les idéaux pour Bentham sont des semblants ou des fictions, et le réel est le plaisir que ça donne. Freud viendra apporter un autre « double fond » à cette finalité de la fiction car si comme je l'ai dit à l'instar de Miller, Bentham est le théoricien social du principe de plaisir, Freud est le théoricien de l'au-delà du principe de plaisir.

Je cite Lacan dans *Encore* et comme le rappelle Miller : « Il faut user, mais user vraiment, user jusqu'à la corde de choses comme ça, bêtes comme chou, des vieux mots. C'est ça l'utilitarisme.

Et cela a permis un grand pas pour décoller des vieilles histoires d'universaux où on était engagé depuis Platon et Aristote, qui avaient traîné pendant tout le Moyen Âge, et qui étouffaient encore Leibniz. »²⁴

Dans cette reprise de la théorie des fictions, Lacan peut mettre en avant que le fictif s'oppose au réel. Et que l'analyse qui peut avoir structure de fiction affine à la vérité, pour reprendre l'expression de Miller, bute contre le réel et l'au-delà de la fonction phallique qui ordonne le langage, inscrit des limites, celle de la castration.

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 21.

¹⁹ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », *op.cit.*

²⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 55.

²¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, *op.cit.*

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

²⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, *op.cit.* p.56.

Au-delà de la norme phallique

Quand la norme phallique n'est plus aux commandes, que se passe-t-il alors ? Qu'en est-il si on ne part plus des identifications qui viennent de l'Autre ?

N'oublions pas – et le dernier enseignement de Lacan nous le montre – que le rapport du sujet parlant au sens est foncièrement un rapport qui ne fait qu'enfler sa passion pour l'ignorance.

Quand on ne prend pas comme boussole le sens et l'interprétation du sens, quand il ne s'agit plus d'articulation signifiante mais du réel, là, on passe du *pour tous* à ce *singulier* dont parlait déjà Freud. Lacan, parle de *l'Un-tout-seul* pour dire son absoluté, hors de tout classement, d'identification ou d'identité.

J.-A. Miller précise que l'on entre dans une clinique plate, pas stratifiée, on n'y distingue ni le symptôme, ni le fantasme, pas d'avancée, de progression, on ne peut pas même parler d'une sortie. Or, « Chez chacun, il y a la singularité du sinthome. Mais elle est recouverte. »²⁵

Par quoi ? Par son destin et les fictions qui le retracent, par l'héritage de sa famille ou par des idéaux, etc.

On peut noter que les fictions ont du plomb dans l'aile et c'est pourquoi je ferai une petite remarque quant à l'usage des fictions à notre époque :

Comme le rappelle Clotilde Leguil dans son introduction à la nouvelle édition du *Malaise dans la civilisation* de Freud, paru en 1929, et à l'aune de la lecture de Lacan : il n'y a de civilisation que de malaise ce qui pourrait encore se formuler ainsi : toute civilisation est malaise en raison de la discordance entre l'être parlant et la civilisation, c'est coûteux car ce n'est pas sans renoncement pulsionnel.

Par ailleurs, l'identité c'est – comme le rappelle Éric Laurent au forum de Milan – se croire un et c'est soit une illusion, soit une passion voire une folie. Voici ce que Lacan dit à ce propos dans « Propos sur la causalité psychique ».

« Les premiers choix identificatoires de l'enfant, choix “innocents”, ne déterminent rien d'autre [...] que cette folie par quoi l'homme se croit un homme ». Il ajoute un peu plus loin : « cette passion d'être un homme, dirai-je, qui est la passion de l'âme par excellence, le *narcissisme*, lequel impose sa structure à tous ses désirs fût-ce aux plus élevés »²⁶. Nietzsche ne disait-il pas en substance que l'identité c'est un éternel retour, éternel retour du même ?

Je l'ai d'emblée souligné : il n'y a donc d'identité qu'en crise d'une certaine façon. Et les fictions qui circulent dans la société d'aujourd'hui ne cessent de dénuder le vide de l'identité par un recouvrement de plus en plus volatil de fictions susceptibles de soutenir un idéal et de fabriquer des identifications. Mais elles peinent de plus en plus à se situer à partir d'un repère universel. Les fictions, voie royale d'un traitement autre que symptomatique de la jouissance, sont en berne. La subjectivité de notre époque en témoigne.

Fictions ou logique du clash en politique

Dans le champ du politique par exemple c'est patent, comme le montre le dernier livre de Christian Salmon ²⁷, *L'Ère du clash*. Il est intéressant à plus d'un titre mais surtout parce qu'il montre combien le monde anglo-saxon est l'héritier de Bentham. La théorie de la fiction comme mode de mise en mouvement de l'opinion par identification symbolique ou imaginaire a été le fer de lance des politiques, tout d'abord dans le monde anglo-saxon.

C'est une tradition héritée de l'utilitarisme benthamien qui s'est exportée en Europe depuis les années 1990 jusqu'à 2017 en France. Les fictions servaient à construire un capital politique. En 2004, Bush a dit que le capital qu'il avait acquis par le *storytelling*, il avait bien l'intention de le

²⁵ Miller J.-A., « Nous sommes poussés par des hasards à droite et à gauche », *op. cit.*, p. 69.

²⁶ Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 187-188.

²⁷ Salmon C., *L'Ère du clash*, Paris, Fayard, 2019.

dépenser durant son mandat. Cela sert à ça les fictions : construire un capital pour le dépenser ensuite.

Vous avez remarqué peut-être, comme le disent les spécialistes, les hommes politiques se « déchargent » de plus en plus vite, à coup de tweets et autres réseaux sociaux.

C'est Barack Obama qui s'est le plus servi du « capital fiction » et il y croit toujours.

Obama est à l'apogée de l'âge d'or de la fiction politique ou *storytelling* avec ses *storyspinners* (tourneurs d'histoires) : c'est le premier président de l'âge numérique et le dernier de la fiction, cependant il en loue toujours la vertu. C. Salmon rapporte son interview à la suite du contrat passé avec Netflix : « Je n'aurais jamais été président si je n'avais pas appris très tôt dans ma carrière l'importance des histoires. Chacun d'entre nous a une histoire qui est sacrée [...] Nous sommes tous humains et pourtant nous avons des récits concurrents. Je continue à croire que si nous écoutons les histoires des uns et des autres alors notre démocratie fonctionnera »²⁸

Or, on ne cesse d'assister à l'effondrement des fictions. En politique, de plus en plus, c'est la logique du clash qui se substitue à la construction narrative nous explique C. Salmon.

Je vous donne un autre exemple : Steve Bannon, conseiller de campagne de Donald Trump, appartenant à l'*Alt-right* américaine proche des suprématistes blancs.

Il promet cet « empire du clash » pour reprendre l'expression de Salmon. Quand Trump a proclamé le *Muslim Ban*, il l'a fait un vendredi. Pourquoi lui demande-t-on alors : « Eh bien c'est pour ça. Pour que les excités prennent d'assaut les aéroports et se déchaînent ». Selon lui, c'est « l'énergie du chaos qui bouscule les événements »²⁹. Imprévisibilité, irruption, déflagrations sont les maîtres-mots de l'ère du clash. C'est la fin des fictions politiques qui soutenaient les identités politiques par des identifications à des valeurs. Or, comme le dit aussi Lacan déjà dans *L'Éthique*, la valeur symbolique qui caractérise l'usage de la fiction est une défense du sujet contre la pulsion de mort. Elle fait suppléance au défaut sexuel et la fiction semble, elle-même, en défaut aujourd'hui. Elle n'est pas nécessairement là dans la cure.

La fiction, une défense

C'est le défaut sexuel qui, je le rappelle, est pour Lacan la racine du sens. Pour autant elle ne « pourrait se suffire d'une narration qui reviendrait toujours sur le sujet sous la forme d'un moi voire d'un surmoi »³⁰, dit Miller dans son cours « Le partenaire-symptôme ».

D'ailleurs Lacan préférera dans son dernier enseignement le terme de semblant à celui de fiction pour dire que le signifiant ne se réduit ni à l'imaginaire de l'image ni aux effets de significantisation. Dans son dernier enseignement, Lacan acte alors que les fictions, à savoir toutes les histoires que déploie une analyse, toutes les constructions et même le fantasme, « tout ça c'est de l'ordre de la défense [...] c'est la jouissance qui cherche une issue qui ne soit pas du symbolique »³¹, dit encore Miller. Lacan a inventé le terme de semblant pour remplacer celui de fiction pour dire que la vérité ne peut se dire que du semblant sur la jouissance.

Comme l'indique Miller « La fiction en analyse est un faire qui repose sur un dire »³² et au cours d'une analyse, il y a plusieurs fictions qui font de la vérité *varité*. Or le fictif s'oppose au réel et l'orientation vers le réel implique qu'il y ait des conséquences. Miller rappelle la coupure que constitue le séminaire *Encore* sur ce point ; à savoir que c'est la structure du langage qui est fiction, « élucubration de savoir sur la langue ». Mais en même temps, la fiction est ce qu'il faut mobiliser « pour pouvoir dire par exemple qu'il n'y a pas de rapport sexuel, et que l'ordre symbolique est comme un pansement, une élucubration de savoir qui vient essayer d'apaiser cette blessure »³³.

²⁸ *Ibid.*, « Conférence de presse le 26 mai 2018 », p. 71.

²⁹ *Ibid.*, p. 64.

³⁰ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », *op. cit.*

³¹ *Ibid.*

³² Miller J.-A., « Une psychanalyse a structure de fiction », *La Cause du désir*, n° 87, 2014, p. 74.

³³ *Ibid.*

Une analyse qui peut débiter dans les vérités dévoilées par les fictions se heurte à la jouissance qui, elle, n'est pas de fiction. Et le parlêtre fait l'expérience de l'identité en crise dans la mesure où, dans l'expérience analytique, le sujet n'est « que supposé savoir ce qu'il pense, ce qu'il veut, ce qu'il aime, ce dont il jouit, ce dont il souffre »³⁴. C'est un *fake* en quelque sorte pour reprendre une expression actuelle !

C'est pourquoi, l'inconscient, sur ce versant-là, a une structure de fiction qui vise à répondre sans cesse à la question : qu'est-ce que ça veut dire ? L'inconscient est donc dit transférentiel.

Lorsqu'il est orienté vers le réel ce n'est plus le sens mais la satisfaction qui est en jeu et la question est alors : qu'est-ce que ça satisfait ?

C'est pourquoi Miller dit : « L'inconscient réel est le lieu de la jouissance opaque au sens, que l'on peut, *par fiction*, entreprendre de rendre bavarde. »³⁵ C'est dire qu'il ne faut pas en rajouter en bavardage au cours d'une analyse.

Justement, dans *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, l'usage de semblant qui définitivement se substitue à celui de fiction vient dire dans la clinique que la norme œdipienne n'est plus la boussole. C'est pourquoi Lacan dit dans ce Séminaire XVIII : « Tout ce qui est discours ne peut que se donner pour semblant. »³⁶ Dès lors le père, le mythe du père n'indique qu'une direction possible pour que le sujet se tienne dans le monde. C'est pourquoi il parle de *père-version* pour faire valoir que c'était une version parmi bien d'autres.

Les séries, affines avec l'identité en crise

Les séries ne sont pas du côté de la forme unifiante d'un récit ou d'une narration à partir de laquelle on pourrait se situer dans le monde. C'est-à-dire se situer à partir d'un point précis « surgi de la structure intime du sujet » comme le dit Gérard Wajcman qui travaille sur cet objet – série – depuis longtemps.

Ce n'est pas cela qui se dit dans les séries : celles que nous regardons qui ne cessent de prendre une place de plus en plus grande grâce au développement de plateformes telles que Netflix et du visionnage qui tourne parfois à l'addiction...

C'est donc parce que la série n'est pas du côté de la fiction qu'il y a intérêt à se pencher sur cette forme. Et nous l'avons vu, la fiction en psychanalyse ou dans la subjectivité de notre époque a perdu sa prééminence.

G. Wajcman, dans son dernier ouvrage intitulé : *Les Séries, le monde, la crise, les femmes* ne les range pas non plus dans un genre visuel.

Je le cite : « On pourrait se demander si la série n'a pas mis la narration en crise, ou si, au contraire, elle n'est pas témoin d'une crise de la fiction déjà là à bas bruit, ou encore, si elle ne s'avance pas comme une issue »³⁷

Il parle de forme et même de nouvelle forme car, « mieux que toute autre forme, la série se présente comme la bonne forme pour temps de crise, de la crise en série »³⁸.

G. Wajcman ajoute qu'elle est symptôme de notre époque dans la mesure où elle est la forme de crise à entendre comme une absence de loi de gravitation universelle qui « suppose la pesanteur du père, repère universel ».

Par ailleurs, comme le souligne Miller, la notion de crise au sens psychanalytique « c'est quand le discours, les mots, les chiffres, les rites, la routine, tout l'appareil symbolique, s'avèrent soudain impuissants à tempérer un réel qui n'en fait qu'à sa tête. Une crise c'est un réel déchaîné, impossible à maîtriser. »³⁹

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*, p. 77.

³⁶ Lacan J, *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 15.

³⁷ Wajcman G., *Les Séries, le monde, la crise, les femmes*, op. cit., p. 23.

³⁸ *Ibid.* p. 26-27.

³⁹ Miller J.-A., « Une crise c'est le réel déchaîné », Interview, *Marianne*, 11 octobre 2008, disponible sur internet.

Nombre de séries actuelles consonnent avec l'illimité et il faut bien dire que si on parle d'identité en crise, c'est pour dire que ni une fiction, ni l'appareil symbolique ni l'imaginaire ne cernent l'illimité. La série serait la forme de la crise illimitée qu'est le monde. Et Wajcman de souligner la prééminence des héroïnes féminines qu'il qualifie de « déglingueuses », non parce qu'elles seraient les représentantes d'une nouvelle « poussée féministe » mais parce qu'elles consonnent avec la jouissance illimitée et non localisable. Et c'est souvent ce que nous montrent des séries telles que *La Servante écarlate* par exemple.

Je terminerai sur une ponctuation de G. Wajcman concernant les séries :

« La jouissance est sérielle et les séries racontent la série des modes de jouissance. Ouvrant sur la question des jouissances, c'est le moment de redire que les séries ouvrent sur l'illimité. Et c'est pourquoi les femmes tendent à en devenir le centre de gravité. »⁴⁰

⁴⁰ Wajcman, G., *op. cit.*, p. 97.